

MATHIEU TERENCE

# L'AUTRE VIE

roman

*nrf*

GALLIMARD





## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

TECHNOSMOSE, roman, 2007.

### *Chez d'autres éditeurs*

MAÎTRE-CHIEN, roman, Éditions Phébus, 2004.

AUX DIMENSIONS DU MONDE, poésie, Éditions Leo Scheer, 2003.

LES FILLES DE L'OMBRE, nouvelles, Éditions Phébus, 2002.

JOURNAL D'UN CŒUR SEC, roman, Éditions Phébus, 1999.

FIASCO, roman, Éditions Phébus, 1997.

## L'AUTRE VIE



MATHIEU TERENCE

# L'AUTRE VIE

roman

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2009.*



# AGENT DOUBLE



Le bruit de l'eau qui roule sur des pierres douces est celui de l'aube des temps. Les trilles d'oiseaux — toujours semblables, à bien écouter — donnent la mesure sans mesure du sous-bois où coule le ruisseau près duquel il lui semble être allongé. Parce que pas un bruit de branche cassée ou de feuillage fouillé ne trahit la présence d'un animal, ni celle d'un humain, ces sifflements revêtent un caractère inquiétant. Dans quel œil rond et noir se reflète son image inversée? Et où se cache celui ou celle qui ne peut manquer de l'épier, dégoulinant de sueur? C'est en général à ce moment, une fois qu'il a accédé en songe à une profondeur nouvelle de la forêt sans lisière et que le gagne la sensation d'être observé, qu'il rouvre les yeux.

Il a fait durer le plaisir à la manière des enfants qui encourent un danger minime — exorbitant de leur point de vue — et qui attendent, pour lui échapper, que la peur leur saigne le souffle une minute encore.

Deux personnes se sont installées, pendant sa promenade de rêveur solitaire, et à présent ils sont cinq à occuper le sauna. C'est un couple qui s'est ajouté aux deux femmes déjà là, et ils prennent d'amples respirations avant de s'habituer à la température ambiante ; on ne saurait d'ailleurs dire, si la chaleur n'en était pas la cause, de quel ordre sont leurs soupirs : fatigue ou plaisir. Près de la console électronique qui diffuse dans l'habitacle en bois d'épicéa le chuchotis de l'eau, le chant d'oiseaux jamais vus, et les lueurs sous-marines de la jungle, un sablier a cessé de s'écouler comme par magie. Sans doute la condensation et un vice de forme ont-ils bloqué le sable — une sorte de sucre de canne qu'aurait foncé l'humidité — entre les deux bulbes de verre. Il préfère y voir un symbole de ce qu'il vient chercher ici : une certaine vacance, un refuge en marge du cours chronométré de la planète, de son affairément rageur, un temps à soi et pourtant grand ouvert, un temps merveilleusement *libre* comme il le vit lorsqu'il écrit, pareil à celui — pense-t-il — dont il jouirait s'il peignait, jouait de la musique, ou bien s'il aimait et était aimé en retour.

Il aura d'ailleurs fallu que les coordonnées de sa vie soient celles d'une particulière conjonction de planètes pour qu'il se remette dimanche à griffonner dans ses carnets. Son arrivée à Taïwan cette année, un désir dont il aurait du mal à éclaircir l'objet et, d'abord, la mission que l'on vient de lui confier au Centre, tout concorde au solstice de l'esprit à quoi peut aussi se

rapporter une création aussi modeste que la prise de ses notes disparates. À propos de solstice, nous sommes à quelques jours de l'équinoxe d'automne. Plus que sa charge écumante qui paraît la faire déborder de colère, ce sont les retraits et les jusants extrêmes de la marée, observée ce week-end à Shalun, qui figure-raient bien les hauts et les bas récents de Côme. Mais il l'espère, la focale de l'écriture va le rendre plus concentré, plus égal. Au vu du rôle qui lui incombe à présent de tenir à Biosoft, il n'est de toute façon plus question de laisser libre cours à ses humeurs, sinon justement sur la page blanche, à l'envers de l'ordinaire.

Il distingue la jeune femme assise dans la diagonale de son champ de vision — plongée plus que les autres dans la pénombre du sauna — grâce aux brillances des gouttes de sueur qui dévalent ses formes comme une eau de pluie un relief doucement bombé. Entre ses seins et son pubis, ou plutôt entre les trois triangles sur basque du maillot qui les habille de blanc cassé, elles tracent, ces gouttes, des sentiers littéralement lumineux. Il imagine, puisqu'il en éprouve lui aussi la sensation, le chatouillis de fourmis en colonne qui accompagne pour elle leur course salée. L'a-t-elle remarqué qui la fixait? Elle passe sa main sur son buste et son ventre avec le geste de celle qui se donne une contenance en retirant la résille de petits strass qui lui a valu des regards trop appuyés. Lui détourne les yeux, gêné d'avoir pu gêner, avec tout de même en

tête l'envie fugitive de lécher la paume trempée de la fille dans l'ombre. Et de n'y plus penser dans la seconde puisqu'il va être l'heure du spectacle qui requiert toute son attention. Un spectacle pour lequel, il se l'est avoué il y a peu, il se rend ici au Blue Lagoon, et à cette heure, neuf heures du matin, une fois par semaine depuis bientôt deux mois. Ils sont déjà là, constate-t-il en regardant par la meurtrière vitrée de la porte qui s'ouvre sur les bassins de baignade et de soins. Un petit groupe d'infirmes vient de sortir des vestiaires et s'avance sous l'immense coupole amovible du complexe de loisir. Ils sont une dizaine, qui se déplacent avec des béquilles, des corsets en résine ou sur les sièges à roulettes prévus pour leur circulation entre les atolls de plantes artificielles, les piscines, les *spas* thérapeutiques et les jacuzzis de relaxation. De la petite troupe difforme qui entre dans les eaux bouillonnantes il a peu à faire, mais deux jeunes femmes ont capté sa curiosité dès le premier jour au point de le visiter souvent en pensée. Elles suscitent en lui un trouble dont la bizarrerie le fascine autant qu'il s'en défend. Les deux jeunes femmes — il a questionné le personnel — ont vingt-cinq ans et sont nées siamoises, liées entre elles par la région lombaire et ombilicale, souffrant d'une malformation des membres inférieurs. Elles ont été séparées il y a une dizaine d'années lors d'une opération chirurgicale en Arabie saoudite. Un phénomène de miroir déformant opère entre elles : l'une est l'embryon formolé, ou la bisaïeule momifiée, de l'autre. Si étrange que cela puisse paraître, la plus valide des deux sœurs a pro-

duit un grand effet sur lui. Malgré son handicap, ses manières, sa voix, ses cheveux courts mouillés l'ont séduit au point de donner matière à quelques-uns des tableaux outrés que son désir aime à mettre en scène dans son esprit lorsqu'il est piqué. Ce qui aurait dû le rebuter, sa difficulté à marcher, l'emploi des cannes et du fauteuil roulant, a nourri la faim qu'elle a creusée en lui. Et puis elle a eu l'audace de lui signifier qu'il ne lui est pas indifférent par des attitudes et des regards qu'on qualifie d'habitude de suggestifs. Cette audace de la part d'une fille dont on serait plutôt enclin à attendre la réserve, voire l'embarras, l'a retourné. Son imagination, plutôt vive sur le plan des plaisirs charnels, s'est engouffrée dans une dimension qu'il n'a jamais investie ni même envisagée jusque-là.

Depuis quelques semaines, le trajet en train qui le ramène du Blue Lagoon lui offre l'occasion de repenser à la jeune infirme, de mesurer quelles nouvelles distances ont été franchies entre eux, d'interpréter les signes qu'il reçoit de cette fille. Toute personne se livrant à son petit jeu serait vite comprise, mais son handicap — ses membres atrophiés, son fauteuil roulant — remettait en question ses manœuvres de séduction. Sa façon de le regarder, de convertir chacun de ses exercices en parade ne laissait guère de doute mais jusqu'à aujourd'hui il s'était interdit de le reconnaître pleinement. À cela s'ajoute l'omniprésence de sa sœur malingre. Elles forment un couple émouvant — quand lui ne songe pas que Dorian Gray

est sorti avec son mort vivant portrait — qui contraste un peu avec l'image de vamp en bonnet de bain qu'elle se plaît à afficher. Enfin, ces conjectures sont dépassées désormais : en revenant à son vestiaire, il a trouvé dans la poche de son peignoir un papier où étaient inscrits une adresse mail et son prénom. Déjà, il se voit l'accueillir chez lui. Au vrai, il sent bien que la position de faiblesse dans laquelle elle se trouve d'emblée et dont il a pu remarquer qu'elle jouait lors de ses petits manèges — sa façon de s'accrocher aux poignées de traction pour sortir de l'eau et se hisser dans son fauteuil tout en le regardant — est pour beaucoup dans l'envie qu'il a d'elle.

En refermant le carnet dans lequel il a écrit deux lignes, il clôt une précieuse parenthèse. Il redevient Côme Syracuse, Syracuse plutôt puisque au Life Research Center, où il passe le plus clair de son temps, on l'appelle par son nom de famille. Et puis il n'a pas besoin qu'on lui donne du Monsieur, lui qui n'est rien dans la hiérarchie de Biosoft. Enfin, « rien », c'est vite dit. Maintenant que Müller lui a parlé, il tient en réalité une place cruciale : un espion, un contre-espion — il va falloir qu'il s'habitue à se considérer ainsi —, qu'il travaille pour le compte d'un État ou pour celui d'une entreprise, n'a pas de supérieur sinon les gens qui le missionnent. Müller est le directeur des ressources humaines ici. Il est aussi responsable de la sûreté. Il vient d'être nommé à Taïwan après avoir travaillé quinze ans en Californie. Il a passé les trente



premières années de sa vie en Allemagne de l'Est et Côme ne serait pas étonné d'apprendre qu'il a appartenu à la Stasi. La plupart du temps les grandes entreprises font appel à d'anciens agents secrets pour qu'ils s'occupent de leur sécurité. Côme et lui se sont rencontrés la semaine dernière au Cercle — en français —, le restaurant des cadres du bâtiment principal, une tour qui a la forme en hélice de la molécule d'ADN et qui a la particularité d'être enterrée aux deux tiers. C'est là que Müller lui a proposé de l'avertir directement si une information classée « confidentielle » échappait ou risquait d'échapper au groupe. Il a cru l'impressionner en lui affirmant que Camilla Camarro en personne — lui aussi la surnomme Patton — a donné son feu vert pour sa nomination. Et puis il lui a fait l'article : son poste de responsable du site internet de Biosoftaïwan est stratégique : toutes les informations diffusées par le Centre passent par lui. Il opère déjà un filtre sous le contrôle de la direction ; reste pour lui à faire barrage à celles qui leur glisseraient entre les doigts. Côme n'est toujours pas convaincu par cette offre. Il a bien essayé de refroidir son interlocuteur en précisant qu'on se trompe si l'on voit en lui un hacker de génie, mais il était face à un de ces hommes qui savent mieux que l'intéressé ce dont il est capable. Müller parle d'ailleurs avec une conviction flatteuse jusqu'au moment où l'on s'inquiète : on n'a pas le choix. Côme ne se fait pas d'illusions : on l'a désigné à ce poste parce que l'on pense qu'il est un élément loyal, un bon petit soldat. Il ne se départ jamais de sa réserve ; il n'a à l'évidence pas

l'intention de marcher sur la tête de quiconque ; il est dénué d'ambition — telle qu'ils l'entendent en tout cas. Mais sait-on au juste chez Biosoft le nom des autres chats qu'il a à fouetter ? Se doutent-ils des grands espaces qu'il franchit, l'esprit chaussé des bottes de mille lieues quand il cesse d'être « Syracuse », quand il ouvre le carnet qu'il tient entre ses mains.

Il n'aurait pas recommencé à écrire si, à la seconde où il acceptait l'offre de Müller, il ne s'était dit qu'il tiendrait le mémo de ses activités confidentielles. Dans ce genre de situation — à en croire la presse du moins — on doit souvent son salut aux notes prises sur son activité clandestine. La pratique est prohibée — Müller le lui a d'ailleurs glissé comme s'il lui rappelait une évidence. Par l'horreur du scandale que ce « milieu » éprouve mais aussi parce que les archives ainsi constituées représenteraient une aubaine pour l'ennemi — en l'espèce, la concurrence — qui mettrait la main dessus. Cela dit Côme se doute bien qu'il n'est pas de « services » qui ne se méfient de leurs agents. Un agent double ne comparait pas devant un tribunal : il disparaît, et avec lui jusqu'à ses empreintes laissées sur les touches d'un téléphone public. Enfin, Côme sourit de lui-même qui a décidément la tête romanesque : il ne lui suffit pas de s'aventurer sur la face — la farce ? — cachée de Biosoft, il se voit déjà « nettoyé » — c'est le terme en usage, imagine-t-il. Ce goût de l'Inconnu, de l'immense possible qu'ouvre chaque seconde sur le

reste du temps, est son guide majeur. C'est lui qui l'a conduit à quitter l'Europe pour s'établir à Taïwan. Il participe aussi de son plaisir d'écrire en quoi se fondent pour lui, pareils à trois couleurs qui font lumière dans un prisme, les infinitifs *Partir, Aimer, Rêver*.

Lorsqu'il est rentré du Blue Lagoon, le complexe de loisir, le glissement horizontal de la navette sur coussin d'air qui l'emportait vers Shinsu s'accordait avec le surgissement régulier, massif, d'une lenteur monumentale, des buildings miroitants. Et de finir, puisqu'il a gardé la tête levée, par en éprouver ce tournis estomaquant de grand manège qui atteint son apogée quand le regard en chasse de la cime des cimes file et se fiche au sommet de la tour 101, l'ultime section de ce qui devrait ressembler à un « majestueux bambou » — dicit le *Lonely Planet* — mais qui peut aussi évoquer une pile de bacs à fleurs dans l'allée d'une jardinerie. Tout gratte-ciel est un point d'orgue, s'est-il dit, et les quartiers où ils s'élèvent relèvent de la cacophonie ou bien de l'ultime *gloria* d'un chœur au diapason. Alors que le souvenir de la jeune invalide connotait encore tout ce qu'il percevait de ce concert urbain, c'est le climat panique que ces irruptions démesurées entretiennent dans la ville qui a prédominé soudain. Ces gigantesques sirènes d'alarme en verre et acier montent au ciel avec une urgence désespérée. Une sorte de terreur raidit ces tours jusqu'à la catatonie et en les regardant à travers la vitre du train

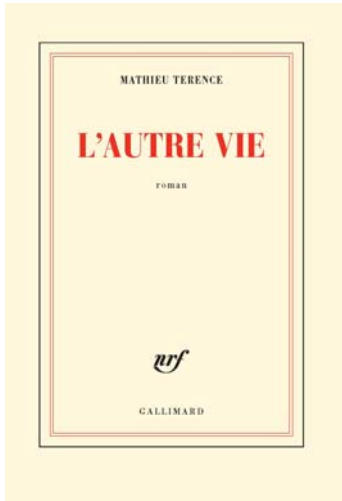
rapide, dressées par bosquets hérissant l'horizon, il songea que le monde avait la chair de poule.

Il lui a fallu un certain temps pour s'accoutumer à la vie de Shinsu. Ici aussi son état d'esprit dépend de ce qui l'entoure : un parc scientifique au sud de Taipei, construit en trois zones — la zone industrielle, la zone résidentielle et les facultés — sur un domaine de mille cent hectares. Après avoir travaillé pour l'essentiel à Bâle sur le site de Helzer-Demonceau, et malgré son crochet par la Californie, il a eu besoin de quelques semaines pour changer d'échelle. Il lui semble loin le temps où, après avoir obtenu son diplôme de biologie végétale, il travaillait comme laborantin pour l'entreprise suisse. À l'époque déjà, il se considérait être un usurpateur. De même, s'occuper de biosoftaiwan.com lui parut être la chose la plus incongrue du monde avant qu'on lui propose son étonnante mission. À défaut de devenir le plus grand des chercheurs il a voulu travailler pour le plus grand des groupes pharmaceutiques — quand bien même son rôle se réduirait-il à piloter le site internet. Lorsqu'il est arrivé à la « maison mère », à San José, on l'a embauché dans la journée mais en l'affectant au secteur de la communication. Il croyait rêver certes, mais l'ubuesque de la situation le séduisait. Il voit dans le hasard, outre sa force comique, un danger crucial, autrement dit une *chance* qui, risquée, donne à la vie ce rien d'absolu de loin supérieur au tout du néant.

*Achévé d'imprimer  
sur Roto-Page  
par l'Imprimerie Floch  
à Mayenne, le 27 mai 2009.  
Dépôt légal : mai 2009.  
Numéro d'imprimeur : 73598.*

ISBN 978-2-07-012627-9/Imprimé en France.

169280



# L'autre vie

## Mathieu Terence

Cette édition électronique du livre *L'autre vie*  
de *Mathieu Terence*  
a été réalisée le 08/07/2009 par les Editions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé  
d'imprimer le 27 mai 2009 (ISBN : 9782070126279)  
Code Sodis : N02537 - ISBN : 9782072025372